Du Tro-Breiz à la Vallée des Mille Saints

Brigitte Bleuzen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/22444>

DOI : 10.4000/assr.22444

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2010

Pagination : 229-249

ISBN : 978-2-7132-2255-9

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Brigitte Bleuzen, « Du Tro-Breiz à la Vallée des Mille Saints », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 151 | juillet-septembre 2010, mis en ligne le 20 octobre 2010, consulté le 30 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/assr/22444> ; DOI : 10.4000/assr.22444

Brigitte Bleuzen

Du Tro-Breiz à la Vallée des Mille Saints

Selon l'adage : « Celui qui n'aura pas réalisé le Tro-Breiz de son vivant devra le réaliser après sa mort, mais cette fois, en avançant de la longueur de son cercueil, seulement une fois tous les sept ans » ! Le « Pèlerinage aux sept saints de Bretagne » désignait au Moyen Âge, le pèlerinage en l'honneur des sept saints fondateurs du pays. Les pèlerins effectuaient un parcours de plus de six cents kilomètres en une seule fois sur une durée moyenne d'un mois. D'après l'historien médiéviste Jean-Christophe Cassard, ce pèlerinage aurait connu une réalité à la fois modeste et discontinue. Il parle d'un « mythe historiographique » (1997 : 93-119) élaboré à la fin du XIX^e siècle. On ne s'étendra pas ici sur la controverse à propos de l'ancienneté et l'importance de ce pèlerinage à l'époque médiévale. Notre propos est d'analyser la renaissance, en 1994, de ce pèlerinage rebaptisé Tro-Breiz ainsi que le projet de la Vallée des Mille Saints, démarré en 2009 ¹.

Si l'on considère que le pèlerinage médiéval est un « mythe historiographique », comment expliquer que tous les ans, depuis 1994, entre mille cinq cents et deux mille contemporains de tous âges, de toutes classes sociales se donnent le défi de réaliser leur Tro-Breiz ? Le terme de pèlerinage est-il toujours approprié dans ce cas, alors qu'il concerne des athées, des pratiquants occasionnels et des pratiquants réguliers ? On propose de désigner par « périple sacré » le glissement de l'appartenance communautaire religieuse à la paroisse vers un lien social basé sur une identité bretonne valorisant l'amour du « pays ». Cet attachement concerne à la fois les paysages entre Armor (pays de la mer) et Argoat/Arvor (pays des bois et de la terre), la langue, la population, la culture bretonne et sa filiation celtique. En s'inscrivant dans un espace-temps sacralisé, les Tro-breiziens renouent avec leurs traditions à la fois chrétiennes et celtes. En marchant, des milliers de personnes ont redécouvert cette terre meurtrie par les hommes. Puis, ce mouvement s'est tourné vers l'histoire avec le projet pharaonique de la « Vallée des Mille Saints », sur le site de Carnoët, dans les Côtes d'Armor : mille statues, sculptées dans le granit, rendront hommage aux mille saints honorés en Bretagne.

1. Je remercie Sossie Andézian, chercheuse au CNRS, pour son accueil au sein de l'atelier « Fondation de lieux de culte » du CEIFR et les échanges stimulants qui ont suivi au sein du groupe.

Après la reconnaissance des sept saints fondateurs, la Vallée des Mille saints se veut un hommage à ces personnages de légendes venus en aide à l'humanité souffrante. La coalition entre la terre meurtrie et la souffrance des hommes, prise en charge par les saints, trouve son point d'orgue dans la Vallée, écho et prolongement du Tro-Breiz.

Le pays, qui en breton se dit *Bro*, est de genre féminin. Comment cette « Terre-Mère » redevient-elle, au XXI^e siècle un espace sacré, ancré dans une histoire, des références culturelles et religieuses, bien au-delà du seul catholicisme ? Quelles sont les modalités de la constitution progressive d'une géographie sacrée au travers du Tro-Breiz et de la Vallée des Mille Saints ? L'initiative relève de laïcs et elle est soutenue par le Vatican. Cependant, le terme de pèlerinage reste ambigu : on observera la présence d'étonnants pèlerins aux profils très éclectiques. La resacralisation de la terre s'opère d'abord par une prise de conscience des hommes de l'avoir meurtrie. Il s'ensuit un élan pour renouer avec elle par la culture bretonne et l'histoire millénaire. La Vallée des Mille saints rappelle la filiation au christianisme celtique en se tournant vers l'avenir.

Une initiative de laïcs soutenue par le Vatican

Partons de l'expérience menée par l'association les « Chemins du Tro-Breiz »² : le deuxième Tro-Breiz a commencé au Pays de Galles en 2002 et la septième et dernière étape s'est déroulée entre Quimper et Saint-Pol-de-Léon, du 3 au 8 août 2009.

Le Tro-Breiz est un pèlerinage circulaire. Il fait le tour de la Bretagne en ne passant ni par Nantes ni par Rennes. Il n'y a ni sens ni ordre à respecter. « Le pèlerin n'a donc pas un lieu à gagner mais "une boucle à boucler" » (De la Brosse, 2006 : 12). Un diplôme peut être remis par les autorités religieuses (généralement un évêque) une fois le parcours réalisé dans son intégralité.

Par le marquage du territoire en sept lieux fondés par des saints, le Tro-Breiz participe de la sacralisation du territoire. Ces saints fondateurs de la Bretagne sont issus de la campagne armoricaine (Corentin et Patern) ou d'Outre-Manche (Briec, Paul Aurélien et Samson, Malo et Tugdual). Corentin, que les Bretons nomment Kaourintin, est le fondateur de l'évêché de Quimper ; ermite, il se nourrissait d'un poisson qui se reconstituait au fur et à mesure qu'il en coupait

2. Les Chemins du Tro-Breiz, <http://www.trobreiz.com/>. D'autres associations proposent un Tro-Breiz : depuis 1995, le centre spirituel bretonnant Minihi Levenez, en organise un tous les cinq ans, sur un mois complet ; depuis 1992, l'association « Ar re yaouank war an hent » de Ronan Perennou emmène des jeunes, à Pâques, sur les sentiers du Tro-Breiz ; les pèlerins de la mer l'effectuent par voie maritime ; enfin, les motards, autour de leur aumônier Jean-François Audrain roulant en Ducati, en ont programmé un par la route, en plusieurs étapes, entre 2008 et 2009.

Itinéraire du Tro-Breiz vu par Florian Leroy.
 Cette carte figure dans le livret du pèlerin remis à chaque tro-breizien

un morceau pour son repas. Une relique se trouve dans l'église de Plonévez-Porzou. Paul Aurélien, évêque de Saint-Pol-de-Léon, évangélise notamment l'île d'Ouessant et l'île de Batz. Tugdual (de *tut*, peuple et *wal*, valeur), évêque de Tréguier, est connu pour ses miracles auprès des personnes handicapées. Brieuc, Briomagus (de *Bri*, dignité et *mael*, prince), est évêque de Saint-Brieuc. Malo (de *mach*, garant et *lou*, lumière) est évêque de Saint-Malo à qui il épargne les maladies et la peste au VII^e siècle. Samson (de l'hébreu *šemeš*, soleil) est évêque de Dol-de-Bretagne, connu pour guérir les maladies des enfants. Enfin, Patern (de *pater*, père) est évêque de Vannes.

L'initiative de la renaissance du Tro-Breiz, en 1994, revient non pas au clergé breton mais à trois laïcs originaires du pays du Léon, dans le Finistère. Philippe Abjean, professeur de philosophie, Gilles Le Marec, directeur de l'association du pays du Haut Léon et Michel Daniélou, professeur d'histoire au lycée Notre-Dame-du-Kreisker. Le point de départ fut un appel peu loquace dans la presse locale : « si vous êtes intéressés par la renaissance du Tro-Breiz, envoyez un chèque de 50 F ». Les organisateurs reçurent six cents réponses, un nombre trois fois supérieur à celui qu'ils espéraient. Ils cherchèrent un aumônier mais se heurtèrent au peu d'enthousiasme du clergé local. Depuis le premier Tro-Breiz, l'aumônier est Dominique de Lafforest, né en 1939, à Carantec, dans le Finistère. D'abord professeur d'anglais et de breton, tout en tenant une chronique « pierres et paysages » sur les châteaux et chapelles en ruine, dans le *Télégramme de Brest*, il est ordonné à l'âge de cinquante ans ; il aime à répéter que « Dieu l'avait sans

doute mis en réserve pour lui épargner les épreuves que tant de prêtres de sa génération ont connues dans les années soixante-dix »³. Engagé au sein de la Communauté de l'Emmanuel, il se souvient d'avoir été contacté, en 1994, par les fondateurs des Amis de Tro-Breiz en ces termes : « C'est un pèlerinage, disaient les organisateurs, comment on va faire s'il y a six cents personnes ? Il faut trouver un aumônier, un prêtre ou des prêtres pour assurer. Il y aura des cathos là-dedans, il y aura sans doute des cathos mais il y aura beaucoup de gens qui sont des randonneurs qui ne sont pas du tout dans l'Église. (...) » Dominique de Lafforest accepte le défi et donne le tempo dès le départ du premier Tro-Breiz : « J'ai dit que c'était très libre, que c'était ouvert à tout le monde. Si certains voulaient venir à la messe, ils étaient les bienvenus mais, en aucun cas, on obligeait qui que se soit »⁴. Si des animations religieuses sont proposées comme la messe matinale dans les paroisses accueillantes, les prières chantées en marchant, l'adoration du saint sacrement, il y a aussi des veillées festives le plus souvent autour de musiques et de danses bretonnes. Les pèlerins sont invités à arborer une couleur en fonction du sens qu'ils donnent à leur marche : le respect de la nature et de la vie (vert), la paix et la fraternité (blanc), la maladie et le deuil (violet), la famille et le pardon (rouge)⁵.

Dès le départ, le Tro-Breiz reçoit l'appui du Vatican. En août 1994, un télégramme signé du cardinal Angelo Sodano parvient aux organisateurs : « Apprenant déroulement du Tro-Breiz, le Saint Père félicite pèlerins d'avoir repris antique coutume dans souvenir des premiers évangélistes. Heureux de voir famille à l'honneur, il confie les marcheurs à Marie et leur envoie volontiers ainsi qu'aux organisateurs une chaleureuse bénédiction apostolique. »⁶ L'année suivante, le 2 août 1995, Jean-Paul II réitère ses encouragements à l'arrivée du Tro-Breiz à Tréguier : « Nous nous associons par la pensée et dans la prière à tous les pèlerins qui marcheront sur les traces des sept évêques fondateurs de la Bretagne. Nous demandons pour eux à sainte Anne et la Vierge Marie la grâce de savoir faire de leur vie une offrande au Christ ressuscité ». Le 20 septembre 1996, pour la première fois dans l'histoire, un pape vient en Bretagne, à Sainte-Anne d'Auray, haut lieu de pèlerinage breton (Baron, 2005). Le comité d'accueil constitué pour l'occasion rappellera le soutien de Jean-Paul II aux minorités culturelles, notamment pour la journée de la paix, en 1989, et lors de son discours, le 5 octobre 1995, au siège des Nations unies pour le cinquantième anniversaire de l'organisation⁷. Le 25 juin 2005, Benoît XVI, à son tour, leur adresse la bénédiction apostolique.

3. Propos recueillis par Frédéric Aimard, *France catholique*, n° 2817.

4. Dominique de Lafforest, Magazine « Sur les chemins du Tro Breiz », réalisation Étienne Pépin, RCF Sainte-Anne, juin 2008.

5. *Livret du pèlerin*, 2008, p. 8.

6. *Ibid.*, p. 9.

7. Le comité d'organisation rédigera un livret avec les textes et discours du pape sur la question ainsi qu'un article de l'historienne Suzanne Citron : Livret Première visite du pape en Bretagne, *Kentañ gweladenn ur Pab « e Breizh »*, 31 p.

En revanche, le clergé local est moins enthousiaste devant cette procession éclectique qui initie d'autres modalités du croire contemporain, éloignées par certains aspects des orientations pastorales qui se veulent, depuis Vatican II, héritières d'une Église engagée et en dialogue avec le monde. Pierre Breton, vicaire épiscopal dans le Finistère, relativise l'importance du phénomène : « Le Tro-Breiz ne peut prétendre à lui seul sonner "le réveil spirituel de la Bretagne" »⁸. Les prêtres ou curés des paroisses visités peuvent être distants ; certains ont même exprimé ouvertement leur désaccord devant certains propos tenus par les prêtres et religieux. Cependant, le 27 juillet 2008, l'évêque de Vannes, Mgr Centène, qui y participe régulièrement, a, devant mille sept cents personnes environ et entouré de onze prêtres et deux diacres, lancé le Tro-Breiz par ces mots : « Notre vie entière est en pèlerinage. À l'image de cette marche, elle suit un chemin balisé par les commandements de Dieu. C'est une marche qui n'est pas une errance, qui n'est pas une fuite en avant, ou une fuite de l'intériorité et du silence. Cette marche n'est pas non plus une course olympique au pouvoir, au bien matériel et aux honneurs. Que notre pèlerinage nous ouvre au vrai dépassement, qu'il nous aide à distinguer les vraies priorités »⁹. Philippe Abjean rappellera d'ailleurs ce soutien lors de la messe d'arrivée à la cathédrale de Quimper, le 2 août 2008 : « la participation de Mgr Centène, évêque de Vannes, est un encouragement et la plus belle des lettres de mission. » Rappel d'autant plus important que Mgr Jean-Marie Le Vert, actuel évêque du diocèse de Quimper, s'était fait excuser¹⁰.

Grande randonnée, chemin de foi ou périple sacré ?

Le Tro-Breiz connaît un succès qui ne s'est jamais démenti au fil des ans : six cents participants en 1994, mille en 1995, deux mille cinq cents en 2000 et entre mille sept cents et deux mille en 2008. Entre marche et pèlerinage, la frontière est loin d'être évidente. Comment faut-il alors qualifier le Tro-Breiz : cheminement, itinéraire intérieur, retour sur soi, réflexion, méditation, une « marche-pèlerinage pour se bronzer l'âme » comme le titrait un dossier de presse ? Les organisateurs ont pris acte que les participants peuvent être athées, loin de la foi et de l'Église. « Certains le font pour le seul plaisir de la marche, de la solitude retrouvée, de la découverte des paysages. D'autres pour des raisons d'hygiène et de santé. Certains gratuitement, d'autres pour une cause. (...) Certains aiment donner à leur marche ou à leur pèlerinage un but : pour demander, pour remercier. Pour une guérison, une cause : la paix, la justice, la solidarité, la défense de la vie, les vocations... »¹¹. La liberté est donc laissée à chacun de

8. Pierre Breton, « Le Tro-Breiz, l'ultime étape Vannes-Quimper », *Quimper et Léon : l'Église en Finistère, Bulletin diocésain*, 14 septembre 2000.

9. *Ouest-France*, 27 juillet 2008.

10. Le 4 août, il était, selon la version officielle, « retenu à Sydney », dans le cadre des JMJ tenues du 15 au 20 juillet 2008.

11. *Livret du pèlerin* 2008, p. 7.

participer aux activités proposées, qu'elles soient à caractère religieux ou profane. Mais à partir de quand peut-on parler de démarche de pèlerinage ? La marche devient pèlerinage, selon Dominique de Lafforest, à partir du moment où il y a formulation d'une intention.

Le Tro-Breiz permet un brassage qui traverse les frontières sociales et générationnelles. De sept à plus de quatre-vingts ans, les Tro-Breiziens représentent toutes les générations même si la tranche des quarante-cinq-soixante-cinq ans est majoritaire. Les participants sont en famille, avec des amis, les enfants des amis. Il n'est pas rare d'y voir trois générations, une façon d'être ensemble tout en découvrant le patrimoine culturel de la Bretagne. Des familles bretonnes mais aussi d'autres régions de France. Clément Marot, restaurateur lillois, l'accomplit à la suite de son fils aîné, mais, depuis 1996, avec sa femme et ses six enfants auxquels viennent se joindre des amis lillois : il définit le Tro-Breiz comme « une véritable valeur familiale »¹². L'expérience de la marche ne gomme pas les différences sociales mais elle crée des passerelles.

Vivre le Tro-Breiz comme un pèlerinage est encouragé par l'aumônier qui rédige chaque année un « livret du pèlerin », remis à chaque participant. Il contient des informations sur la messe, le pardon, l'adoration, la prière à la Vierge ou aux saints, le rosaire, puis sur les saints vénérés au Tro-Breiz. Les intentions de prières des participants peuvent être prises en charge par l'ensemble des pèlerins avec annonce publique en cas de guérisons, comme à Vannes en 2008, pour la guérison d'une fillette atteinte d'une maladie rare et pour laquelle les pèlerins avaient prié en 1999. Les chants sont variés : cinq chants latins avec traduction française, quarante-six chants français et vingt chants bretons avec traduction française, ainsi que l'ordinaire de la messe en breton. Enfin, les pèlerins sont invités à se recueillir devant les reliques des saints : au départ de Vannes, les reliques de saint Patern étaient exposées sur le petit parvis. En 2009, des reliques de saints étaient rassemblées à Saint-Pol de Léon. L'aumônier parle parfois de « pèlerinage aux reliques des fondateurs des sept évêchés de Bretagne ».

Cependant, la frontière reste floue entre marche et pèlerinage, entre les personnes qui se définissent comme catholiques ou athées. Ainsi, certains catholiques pratiquants m'ont dit considérer le Tro-Breiz comme une marche. Anne-Marie, quarante-cinq ans, laïque engagée dans l'animation pastorale de sa paroisse, a fait le Tro-Breiz plusieurs fois. Elle préfère le terme de « marche » à celui de pèlerinage bien qu'elle partage ses soirées entre fest-noz et veillées de prières. Elle fait le Tro-Breiz généralement avec trois amies non croyantes : « on avait envie de faire quelque chose ensemble, d'avoir un projet commun. Mes amies ne sont pas croyantes mais elles acceptent la règle. Il n'y a pas de pression. (...) Elles n'apprécieraient pas d'être embrigadées. » À l'inverse, des athées peuvent

12. Régis Massini, « Le Tro-Breiz ? Une véritable valeur familiale », *Ouest-France*, 8-9 août 2009.

être en recherche, interrogés par les épreuves, les doutes et les paradoxes d'une vie. Mais, il y a ce qu'on dit et ce qu'on choisit de taire. Selon Philippe Abjean, « Les marcheurs ne vous le diront pas mais beaucoup viennent ici en souvenir d'un défunt, pour obtenir la guérison d'un proche »¹³ : « le pèlerinage permet une liberté totale, notamment de ne pas s'avouer à soi-même qu'on fait une démarche spirituelle... »¹⁴.

D'autres participants, comme Yannig Baron¹⁵, revendiquent l'appellation de « périple sacré ». L'intérêt, ici, est précisément de ne pas parler de pèlerinage, d'éviter un aspect trop confessionnel afin de permettre au maximum de personnes d'y participer. Le terme « périple sacré » engage une dimension d'exploration, de voyage, de découvertes en même temps qu'il renvoie à une dimension de mystère souvent difficile à définir mais cependant captivante. L'appellation « périple sacré », usitée vers 1994-1995, a cédé le pas à celle de pèlerinage. Ce qui décoît certains participants : « Au début, dit Yannig Baron, j'étais avec des copains communistes, "breizou" ou simplement bretonnants. Mais ils n'étaient pas à l'aise face à l'insistance de certains sur la pratique religieuse. Ils sont partis ». Qui sont plus précisément ces étonnants « pèlerins » ?

Étonnants « pèlerins »

Le Tro-Breiz, ce sont bien évidemment des « pèlerins » mais aussi de nombreux bénévoles. En effet, le Tro-Breiz est une entreprise maintenant rôdée, grâce à l'appui d'une quarantaine de bénévoles très motivés qui œuvrent sans relâche pour réussir ce pari annuel. Tous les ans, pendant une semaine, trente bénévoles assurent, pour des groupes de mille sept cents à deux mille personnes en moyenne, le transport des bagages, l'infirmerie, la sécurité, le balisage, le voiturage des personnes fatiguées ou blessées, les repas et l'hébergement. Dans ce cadre collectif, il est possible de réaliser le Tro-Breiz, délestés du sac à dos, de la tente et de la nourriture. Il faut ajouter le travail en amont d'une dizaine de bénévoles pour le repérage des sentiers, la négociation avec les agriculteurs pour obtenir l'autorisation de traverser les propriétés. Enfin, pour chaque halte, les comités paroissiaux se mobilisent. Les possibilités d'hébergement sont étudiées : ainsi à Elliant, en 2000, pour la dernière étape du premier Tro-Breiz, le comité paroissial a anticipé la logistique dès le mois de février – hébergement dans la salle des sports et la salle polyvalente, chez l'habitant pour certains prêtres et religieux, camping sur le terrain de football, sept cents repas à l'institut rural, animation par le cercle celtique, accueil officiel par la municipalité¹⁶. Les municipalités accueillent

13. P. Abjean, propos recueillis par Lorraine Rossignol, *Ouest-France*, 7 août 2000.

14. P. Abjean, *La Croix*, 25 juillet 2007.

15. Yannig Baron est le fondateur, et président jusqu'en juin 2010, de l'association Dihun. C'est un participant actif au sein du Tro-Breiz et de la venue du pape Jean-Paul II à Sainte-Anne d'Auray, en 1996 (cf. *supra*).

16. *Ouest-France*, vendredi 25 février 2000.

les Tro-Breiziens, à l'arrivée de l'étape, avec jus de fruits, gâteaux, parfois produits du terroir (cidre et jus de pomme à Bannalec) ou encore avec crêpes et groupes chantants (Penvenan).

Yvon Tranvouez distingue trois catégories de population parmi les participants au Tro-Breiz : écologiste par la marche ponctuée de visites, nationaliste par « l'affirmation renouvelée d'une identité bretonne » à travers les drapeaux, les danses et, enfin, catholique par la procession de bannières, la participation aux offices quotidiens et aux prières (Tranvouez, 2006 : 224). C'est effectivement la typologie la plus communément utilisée tant par les marcheurs que les journalistes.

On propose ici une grille de lecture légèrement différente. Qu'ils soient Bretons « de cœur », d'adoption ou de naissance, les participants éprouvent un profond attachement pour la Bretagne : certains portent le drapeau, d'autres parlent des paysages, des hommes, de la mer, du patrimoine culturel. Les revendications autonomistes ont moins de prise sur un public néanmoins viscéralement attaché à la beauté des paysages et au vivre ensemble de la culture bretonne.

Les nostalgiques incarnent les pèlerins d'une Église qui fut majoritaire. Ce sont ceux qu'on remarque d'abord, le long des sentiers et des routes : religieux en soutane, prêtres en col romain, séminaristes. L'idéal est ici à visée dogmatique. L'expression de la foi est centrale au travers des prières et des chants durant la marche, les mini homélies après le déjeuner, les messes avant et après l'étape. Vingt prêtres diocésains et religieux environ portent l'habit. Ils ont cependant une charge symbolique très forte qui influe sur la représentation que les Bretons se font du Tro-Breiz, qualifié parfois de « pèlerinage intégriste ». Plusieurs communautés sont représentées : la communauté Saint-Martin, les augustines de Malestroit, les dominicains, la communauté de l'Emmanuel, les frères de Saint-Jean, les frères des écoles chrétiennes. Certains sont soucieux de lier conversation comme la sœur augustine de Malestroit, ou ces séminaristes vietnamiens habillés en civil, désireux de découvrir de l'intérieur un pays, une culture et ses populations. D'autres restent entre eux : deux séminaristes récitent, deux heures durant, des prières sans prêter attention autour d'eux, tant ils sont concentrés sur leur bréviaire. Un jeune prêtre en soutane, de la communauté Saint-Martin, après une rapide pause déjeuner, fait un cours sur le Saint-Esprit à des jeunes assis en cercle au milieu de la foule.

Les héritiers s'inscrivent dans un devoir de mémoire et peuvent manifester deux sensibilités différentes : ils sont engagés dans la vie de l'Église ou expriment un attachement au patrimoine breton. Acteurs dans les paroisses ou les mouvements, ils sont curieux de prendre le pouls du monde tout en voulant se ressourcer et faire une pause dans leur vie. Gabriel, âgé de soixante-quinze ans, diacre depuis vingt ans, ingénieur à la retraite, vient de perdre son épouse après cinquante ans de mariage : il est encore éprouvé et se mettre à l'écoute de la souffrance des autres est pour lui une thérapie. Cécile, épouse de militaire, quarante ans, responsable de la catéchèse dans sa paroisse, vient remercier, dit-elle, pour l'arrivée de

Laura, petite vietnamienne et quatrième de la fratrie. Elle n'est pas marcheuse, souffre de tendinite, mais apprécie la qualité des relations. Elle aimerait que les chrétiens de sa paroisse entretiennent des relations plus fraternelles comme au Tro-Breiz. Lise, âgée de trente-cinq ans, secrétaire dans un centre médico-social, est engagée à l'ACAT (Action des chrétiens pour l'abolition de la torture), dans l'animation liturgique de sa paroisse et dans l'œcuménisme. Elle fait le Tro-Breiz depuis plusieurs années : pour elle, « c'est une mise en route à la fois physique, intellectuelle, spirituelle sur une semaine » ; « Moi j'y vais en tant que croyante. Pendant la vie active, on n'a pas beaucoup de temps. Je voulais faire quelque chose de spirituel avec mes amies. Je suis branchée Taizé, où les gens peuvent prendre ce qu'ils veulent et repartir. » Les héritiers, attachés au patrimoine culturel breton, vénèrent au travers des « pardons »¹⁷, la Vierge, les saints, dont sainte Anne (« la patronne des Bretons »). Pour Jeanne, cadre infirmier de cinquante ans et Anne, secrétaire de direction de quarante-huit ans, chaque étape est l'occasion de découvrir le patrimoine breton : chapelles, abbayes, enclos, calvaires, fontaines, châteaux, manoirs. Elles tentent de concilier la méditation zen avec la tradition bretonne.

En outre, pour les héritiers attachés au patrimoine culturel breton, le rapport à la mort est central. Il importe de réaliser le Tro Breiz non pas tant pour soi que pour un proche décédé. Ainsi, Jean, âgé de soixante-dix ans, effectue le Tro-Breiz pour sa mère qui n'a jamais pu le réaliser. Après, il fera son propre Tro-Breiz. Un mouchoir d'un mètre carré est noué à sa boutonnière et éponge la sueur de la marche comme celle de ses pas de danse le soir au fest-noz. « Celle qui est passée de l'autre côté », comme il définit sa mère, désormais, lui prodigue de bons conseils et le guide dans sa vie. Figure de la mère, respect des morts. L'Ankou, figure légendaire et menaçante de la mort, s'est estompée. Mais il importe de respecter ceux qui sont partis. D'ailleurs, « À la foi de nos ancêtres » (*Da feiz hon tadou Koz*) est devenu l'hymne du Tro-Breiz.

Les humanistes mettent au premier plan de leurs préoccupations le développement des qualités essentielles de l'être humain et dénoncent ce qui l'asservit et/ou le dégrade. Ce sont les héritiers de la prise de conscience d'un patrimoine environnemental fragile et abîmé par l'homme. Le Tro-Breiz devient alors la métaphore d'une réparation et de l'instauration d'un rapport différent au monde et aux êtres. L'idéal est à visée pragmatique avec un accent sur l'engagement dans le monde, la fête ou la culture. Ainsi, Louis accompagne pour la journée un groupe d'adultes en grande difficulté du Secours catholique.

Les « étonnants voyageurs »¹⁸ enfin, car les Celtes ont toujours été de grands voyageurs. Ils mettent au premier plan de leur démarche l'ouverture au monde,

17. Nom donné aux fêtes religieuses catholiques bretonnes.

18. Un festival annuel de littérature « Étonnants voyageurs » se tient à Saint-Malo, depuis 1990, sous l'égide de Michel Le Bris. L'expression « Étonnants voyageurs » est de Charles Baudelaire, dans son poème « Voyages ».

l'aventure, les émotions, les sensations. Le Tro-Breiz incarne le pays d'où l'on vient, d'où l'on part et où l'on revient pour mieux repartir en gardant au creux de soi les parfums des sous-bois, les milliers de nuances de vert et de bleu, la marche en osmose avec le paysage. Le langage est plus sensuel. L'idéal s'ancre dans un présent de vécu intense d'émotions et de sensations nouvelles. Simone, soixante-seize ans, chargée de mission au Louvre, spécialiste de céramique ottomane du XIV^e siècle, fait le Tro-Breiz depuis le début. En consultant un livre à Beaubourg, elle conversa avec une femme qui lui raconta le projet de Tro-Breiz. Érudite et passionnée d'architecture, revenant d'un voyage au Yémen et en projetant un autre en Éthiopie, elle porte un regard un peu décalé sur les événements... André, officier de marine, « voileux », deux paires de grosses chaussettes aux pieds, discute voile autant que marche à pied. Et il y a « les pro » des pèlerinages, qui ont fait Saint-Jacques, Assise, Rome, Jérusalem. Véritables « guides du routard » ambulants, ils diffusent conseils et astuces, adresses et souvenirs. Par ce « périple sacré », ces étonnants pèlerins du Tro-Breiz renouent avec une culture, un patrimoine paysager et architectural. Ils revisitent un passé, une histoire qui font émerger d'autres filiations possibles.

Une re-sacralisation de la terre meurtrie par les hommes

Une étape essentielle dans la constitution progressive d'une géographie sacrée est le retour à la terre meurtrie. On arrive ici au cœur de l'analyse. Le recul du temps étant faible, face à un événement qui n'a que quinze ans d'existence, on avancera avec prudence quelques hypothèses de travail pour de futures investigations. Ce retour à la terre bretonne meurtrie s'effectue – nous l'avons vu dans la partie précédente – par une démarche différenciée de recherche de sens. Puis, l'ancrage en pays breton se fait plus tangible par la médiation des paysages d'Argoat, d'Arvor et d'Armor scandés en sept étapes sur sept années. Au fur et à mesure de l'usure des semelles sur le bitume et les sentiers, l'individu fait corps avec le groupe des mille cinq cents « pèlerins ». Inscrits dans le présent rythmé de la marche, les Tro-breiziens approchent et redécouvrent la dimension infinie des êtres et de la nature par deux processus de transformation.

Le premier processus de mutation est un télescopage qui s'opère entre la souffrance humaine et la nature meurtrie par l'action de l'homme. En effet, certaines pratiques dévotionnelles ont évolué. Du XIX^e siècle jusqu'aux années soixante, des processions sacralisent l'espace en dehors de l'église comme les rogations¹⁹, celles en l'honneur de la Vierge et des saints locaux. Depuis la Seconde Guerre mondiale, un mouvement continu et puissant de modernisation

19. Rogations : du latin *rogare* : demander : « prières d'intercession s'exprimant au cours de processions à travers la campagne, généralement lors des trois jours qui précèdent l'Ascension. On y demande à Dieu de bénir et faire fructifier les travaux des champs. Aujourd'hui, les rogations n'ont pas la même importance qu'autrefois du fait du développement de la vie urbaine. », site Internet de l'Église de France : <http://www.eglise.catholique.fr>

a été favorisé par la croyance aux vertus du progrès. Cette dynamique a entraîné dans son sillage la désacralisation de l'espace avec, entres autres, la quasi disparition des rogations. La rupture du lien avec les « forces magiques » de la nature ira plus loin avec la pollution des eaux marines et fluviales, une modification radicale et parfois irrémédiable des paysages. Par un effet miroir, la terre bretonne exprime la souffrance humaine. La marche du Tro-Breiz va réveiller l'attachement à la terre bretonne. Les Tro-Breiziens veulent redonner vie à « leur Bretagne » en l'enracinant dans un passé de traditions, notamment par l'histoire des saints, mais pas seulement. Les Tro-breiziens, en quête de sens, croisent leurs vœux d'expiation individuelle et collective, leur recherche d'une identité bretonne ou de mise en valeur du régionalisme.

Le second processus de mutation est un décentrement. Tout en cheminant, l'homme fragilisé s'en est remis à l'action bienveillante d'un saint ou, s'il est athée, a fait le choix de la vie. Dans les deux cas, face aux meurtrissures, la régénérescence prime. Le travail de retour à soi des « pèlerins » du Tro-Breiz se transforme en une attention à la terre. Autrement dit, prendre soin de la terre meurtrie, c'est, en quelque sorte, extérioriser la démarche d'intériorité impulsée par le pèlerinage. De ce fait, le Tro-Breiz devient un « périple sacré » basé sur une identité bretonne valorisant l'amour du pays. Cet attachement concerne à la fois les paysages, la langue, la population, la culture bretonne et sa filiation celtique. L'attention pour la terre meurtrie, reflet de la souffrance humaine, resacralise de fait le pays, entendu comme « Bro », la « Terre-Mère ».

Nous aborderons la terre bretonne meurtrie et le soin que lui portent ses contemporains d'abord sur le plan culturel, puis sur le plan économique avec la crise actuelle du modèle productiviste qui se traduit par une conscience écologique accrue.

La culture bretonne, après avoir été moquée, connaît, depuis les années soixante-dix, un renouveau. Le Tro-Breiz propose chaque soir des animations avec de la musique et des danses bretonnes : des joueurs de biniou et de bombarde, des chanteurs de *Kan ar diskann* (chants à deux voix), parfois un bagad, animent les fest-noz. Le Tro-Breiz s'inscrit dans ce que l'on a coutume d'appeler le « renouveau culturel » de la Bretagne : renouveau qui dépasse les clivages tradition/modernité. Il est l'expression d'une culture désormais décomplexée qui n'est pas repliée sur un passé mais affirme son identité tout en restant ouverte aux influences extérieures. Sur le plan musical par exemple, Polig Montjarret²⁰ (1920-2003) a contribué à sauver la pratique du biniou²¹ et de la bombarde.

20. Polig Monjarret (Paul Monjarret à l'état-civil), est l'initiateur de la Bodadeg Ar Sonerion (Assemblée des sonneurs) créée en 1943. Ce sera le point de départ des *bagadou*. Un bagad est une formation musicale inspirée du pipe band écossais ; elle est composée de trois pupitres : le biniou braz (cornemuse écossaise), la bombarde et la percussion. L'un de ses ouvrages majeurs, *Toniou Breizh Izel*, publié en 1984 en deux tomes, rassemble deux mille airs de Basse Bretagne collectés entre 1941 et 1953.

21. Terme générique breton pour désigner la cornemuse.

Cette pratique musicale, qui s'est développée à partir de la Seconde Guerre mondiale, est postérieure à la langue bretonne, aux danses ou aux costumes traditionnels. Néanmoins, ce mouvement des *bagadoù* encourage la création de cercles celtiques, de groupes de danses traditionnelles. D'autres groupes suivront grâce à la vague folk des années soixante-dix. Stivell et son père font renaître la harpe celtique et contribuent, avec d'autres comme Glenmor, Gilles Servat, les Tri Yann, Dan Ar Braz, à réhabiliter une culture souvent méprisée, qualifiée d'arriérée ou de folklorique. Le festival des cornemuses, créé en 1959, devient le festival inter-celtique de Lorient, en 1972. Les *festou noz* (fêtes bretonnes avec chants, musiques et danses traditionnelles) se développent ainsi que les concours de *bagadoù* et de *kan ha diskann*.

Dans le domaine de la littérature, deux auteurs symbolisent deux façons de se définir comme Breton : Pierre-Jakès Hélias (1914-1995) et Xavier Grall (1930-1981). Le premier, enfant d'ouvriers agricoles, connaît une carrière universitaire. Parallèlement, il est animateur d'émissions radiophoniques en breton et chroniqueur dans la presse. Il obtient un succès considérable pour son ouvrage *Le Cheval d'orgueil*, paru en 1975. D'un premier tirage de trois mille exemplaires, il fut réédité et le livre resta en tête des ventes pendant cinquante-quatre semaines avec plus de deux millions d'exemplaires vendus à l'aube des années quatre-vingt. Dans une langue de conteur, Hélias raconte la vie de son grand-père en pays bigouden. Pour certains, « c'est le récit de l'adaptation forcée (avec la désagrégation que cela suppose) à un mode de vie, à une civilisation étrangère : la civilisation industrielle française (...) »²². Pour d'autres, ce succès correspond à un virage de l'ethnologie qui s'intéresse désormais aux réalités occidentales et hexagonales. Pour l'écrivain, si la langue bretonne est condamnée à disparaître car elle s'intellectualise, ce n'est pas le cas de la civilisation « qui ne meurt jamais tout entière, qu'elle continue d'alimenter en profondeur, comme une eau souterraine, les générations qui succèdent à son apparente mort (...) » (Hélias, 1982 : 603). Ce récit de passé, tourné avec nostalgie vers une civilisation rurale en voie de disparition, irrite les tenants d'une culture bretonne qui se définit aussi au présent. Xavier Grall, avec la verve qu'on lui connaît, s'insurge contre ce récit : « J'ai la rage (...) d'Edgar Morin à Pierre-Jakès Hélias (...) J'ai la rage de constater que toutes ces enquêtes savantes, sociologiques, ethnologiques, tendent à inventorier des agonies et à faire de ce pays vivant une sépulture. (...) »²³. Il se situe davantage en contemporain : « Non je ne refuse pas le passé de mon pays, mais il n'est rien s'il ne se trouve illuminé par l'esprit du temps présent » (Grall, 1998 : 93). Il fustige le regard exclusivement centré sur le passé et la seule bigoudénie « toujours la Bigoudénie rien que la Bigoudénie ! Écrivain d'arrondissement si vous saviez comme à la longue vous nous lassez (...) je dirai plus loin les camarades aventureux que j'ai rencontrés, les vrais bardes, les authentiques créateurs, qui forment la nouvelle vague de l'expression bretonne. » (*id.* : 69).

22. A. Griset, *Magazine littéraire*, septembre 1975.

23. X. Grall, *Le Monde*, 5 janvier 1976.

Les deux auteurs ne sont pas, finalement, si loin l'un de l'autre dans leur désir de se reconstruire une lignée d'appartenance à la culture bretonne. Tous les deux ont connu, à un moment donné de leur existence, un éloignement de leur terre d'attaches : Hélias par les études puis l'Université, Grall par le journalisme au-delà des seules contrées bretonnes. Tous les deux ont éprouvé un très fort désir de renouer avec l'héritage. Cela s'opéra par l'appartenance à une lignée familiale pour Hélias. Cela se fit par la filiation culturelle pour Grall qui écrivit à Hélias : « Mon itinéraire a été, socialement et culturellement, exactement à l'opposé du vôtre. D'accord, vous êtes le fils d'une paysannerie pauvre. Je suis celui d'une bourgeoisie aisée. D'accord, vous connaissez la langue bretonne et je l'ignore, mais voilà le bac en poche, je me suis écarté de l'Université quand vous vous y enfermiez. Journaliste, je me suis frotté à l'air du temps, aux vents du monde. Ces vents là sont mes seuls diplômes. Et, après avoir découvert les contrées et les climats, les hommes et les villes, je me suis senti impérieusement appelé par mon pays, aspiré par ses souffles marins, convoqué par Trévignon. Et c'est alors que je me suis re-bretonnisé, dans le plaisir et dans les larmes car, enfant, j'avais reçu une éducation française et ne m'étais point abreuvé, comme vous, aux sources vives de la civilisation bretonne. » (*id.* : 70-71). Ce rapport aux paysages et aux éléments (pluie, mer, vents, embruns) est essentiel et incontournable dans la façon de se définir breton. Ce rapport à l'espace décline toute une poésie qui oscille entre mélancolie et joies éphémères, une poésie qui se retrouve notamment dans les chansons.

Découvrir ou redécouvrir une terre contrainte de s'adapter à un développement économique accéléré. Après la Seconde Guerre mondiale, la Bretagne agricole se modernise grâce à deux structures : les CETA (Centres d'études des techniques agricoles) et les GVA (Groupements de vulgarisation agricole) et un mouvement catholique : la JAC (Jeunesse agricole catholique). Le pays du Léon est particulièrement actif et se donne pour objectif de moderniser l'agriculture bretonne à travers, notamment, les cours par correspondance, la visite de fermes pilotes, de stages à la fois professionnels et religieux. On se souvient des manifestations, notamment celle qui défraya la chronique à Morlaix : en 1961, suite à une crise dans la vente des choux-fleurs et des artichauts, Alexis Gourvennec, alors âgé de vingt ans, prend la tête d'une manifestation de cinq mille agriculteurs à la sous-préfecture de Morlaix. Il est emprisonné puis libéré le 22 juin 1961. Dès lors, ce jaciste qui organise les marchés et crée une compagnie de transport maritime, la Brittany Ferries, incarne l'agriculture bretonne productiviste. L'industrie agro-alimentaire, en transformant sur place des productions agricoles (viande, lait et légumes), a permis un développement économique indéniable et la création d'emplois. On considère que deux-tiers des emplois industriels nouveaux, depuis les années soixante-dix, proviennent des industries agroalimentaires (IAA). Mais ces choix ont leur revers. En effet, les années soixante voient croître la dépendance des agriculteurs par rapport aux complexes agro-industriels avec les contrats d'intégration. Les ateliers et élevages hors sol se multiplient créant une

rupture entre la superficie de l'exploitation agricole et la taille de l'élevage. Les agriculteurs sont contraints de s'endetter.

À partir des années quatre-vingt, la critique de ce modèle productiviste se fait plus acérée. Les agriculteurs sont de plus en plus endettés. Le suicide devient une réalité du monde agricole. Selon Ali Aït Abdelmalek, sociologue à Rennes II, la mortalité par suicide est nettement supérieure à la moyenne nationale. Ainsi, sur cent suicides chez les Bretons de vingt-cinq à cinquante-neuf ans, quatorze concernent des agriculteurs. Le paysan isolé et le chef d'entreprise agricole surendetté sont deux des catégories les plus touchées²⁴. Par ailleurs, les populations s'inquiètent. La qualité de l'eau se dégrade avec la présence de nitrates due à la forte concentration animale dans les élevages. L'utilisation d'engrais chimiques et de pesticides est questionnée. Il est étonnant de constater que les zones de forte implantation de la JAC, en 1951, correspondent en 2000 aux Zones d'Excédents Structurels (ZES), zones où les effectifs animaux sont tels que les surfaces agricoles sont insuffisantes pour épandre dans de bonnes conditions les déjections produites. Par ailleurs, la Bretagne était, jusqu'aux années cinquante, un pays de bocage. On estime qu'à la fin du XIX^e siècle les agriculteurs bretons réalisaient jusqu'à cinq mille kilomètres de talus et de haies par hiver. À la fin de la dernière guerre, un réseau de près de sept cent cinquante mille kilomètres couvrait la région (Loire-Atlantique exclue). Au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, les deux-tiers de ce réseau ont été détruits, soit en moyenne dix mille kilomètres par an (Beaulieu, 2004 : 106). En effet, la réorganisation des parcelles dans les années soixante a éliminé une grande partie des haies et talus bordant les champs d'avant le remembrement et a laissé place à de larges étendues cultivées. Cette suppression des talus a provoqué un lessivage des terres. L'eau, n'étant plus retenue désormais, provoque des inondations, notamment à Quimper, Morlaix et Quimperlé. Les premiers à s'en offusquer furent les poètes. Les textes d'Angéla Duval (1905-1981), agricultrice et poétesse, et de Glenmor (1931-1996), auteur-compositeur interprète français qui a beaucoup milité pour la cause bretonne, sont éloquents. Les poètes furent suivis par les mouvements de protection de la nature et les collectivités territoriales, lesquels avec les chambres d'agriculture réalisent actuellement des programmes de (re)plantation. Ainsi, depuis 1996, cent quarante et un km de talus ont été reconstitués et six cent soixante-treize km de haies ont été plantés dans le Finistère²⁵. La JAC a accompagné et encouragé la modernisation de l'agriculture. La question que l'on peut alors se poser, avec Yohann Abiven et Eugène Calvez (2004, p. 92), est la suivante : « Quel rapport à la foi ces héros de la performance alimentaire cultivent-ils ? » Pour Yvon Tranvouez, les jacistes ont « la perception d'une réussite humaine et sociale incontestable redoublée du sentiment amer d'un échec religieux » (2004 : 185). Passant

24. Propos recueillis par Philippe Gaillard, « Le suicide n'est pas une fatalité », *Ouest-France*, 10 octobre 2007.

25. <http://www.cg29.fr/article/archive/446/>

du territoire (la paroisse) au mouvement (la JAC), ces mêmes jacistes expliquent cet « échec religieux » par trois « défaillances » : la non-transmission de la foi à leurs enfants, le tarissement des vocations sacerdotales et l'encouragement d'un modèle libéral productiviste (*id.* : 189). La JAC ne peut pas porter à elle seule ces évolutions attestées dans les pratiques religieuses contemporaines : en ce sens, elle « a fait son temps car elle était de son temps » (*id.* : 196). Succédant à la JAC, le MRJC (Mouvement rural de jeunesse chrétienne) sera davantage un mouvement d'animation socioculturelle porté, notamment, sur des questions de développement durable et d'environnement mais aussi sur les loisirs. Ses membres ont une posture souvent critique par rapport à leurs aînés et restent très discrets quant à l'expression de leur foi. Le Tro-Breiz est né dans le pays du Léon, précisément, fer de lance de l'agriculture productiviste prônée par Alexis Gourvennec. Le Tro-Breiz emprunte des chemins, médiévaux et autres, qui donnent à voir l'évolution du bocage et des paysages et la fragilité de l'équilibre écologique.

Cette prise de conscience de la terre meurtrie sera renforcée par plusieurs catastrophes écologiques ainsi que par le combat contre l'implantation d'une centrale nucléaire. Les côtes bretonnes ont été souillées par plusieurs marées noires, dont six entre 1967 et 1980, qui représentent environ 495 000 tonnes de pétrole déversées sur le littoral. Par ailleurs, le projet d'installation d'une centrale nucléaire à Plogoff déclenche un mouvement d'opposition sans précédent, entre 1978 et 1980 (Borvon, 2004). Plogoff devient l'un des symboles de la lutte antinucléaire en France, une sorte de second Larzac. Face à ces événements, les formes d'engagement peuvent être différenciées (Kernalegenn, 2006).

Au cœur des Monts d'Arrée (Photo Mylène Horellou)

Jusqu'en 1974, les acteurs se définissent comme des « naturalistes » observateurs et protecteurs de la nature (comme la Société d'Études et de Protection de la Nature en Bretagne²⁶), puis « environnementalistes » en protégeant la nature menacée par les entreprises humaines et enfin « écologistes », avec une dimension plus politique qui remet en cause la société dont les bases de fonctionnement sont jugées néfastes.

Les étonnants pèlerins ont ainsi renoué avec cette terre meurtrie. Cependant, le Tro-Breiz ne peut être cantonné à la seule identité catholique.

La Vallée des Mille Saints : affiliation au christianisme celtique

Au-delà des pratiques rituelles catholiques, ce « périple sacré » réveille une histoire, une culture, une présence au monde et à ses mystères. Les missions catholiques ont bien tenté de dramatiser le message religieux avec l'enfer, ont séparé le prêtre des fidèles pour mieux assurer sa fonction médiatrice (Croix, Roudaut, 1984). Au ^{xx}e siècle, l'Église a tenté d'organiser le social par les écoles, les patronages ou les mouvements d'action catholique. Le retour à la culture bretonne et celte s'effectue tout d'abord par la langue bretonne. L'enseignement du français dans les écoles et l'interdiction d'y parler breton a provoqué une rupture aussi violente qu'efficace. Les jeunes générations à partir des années cinquante vont de moins en moins s'exprimer en breton. Il faudra attendre les années soixante-dix pour que l'enseignement de cette langue connaisse un regain d'intérêt. C'est dans le Léon que la première école Diwan (« germe » en breton) est créée, en 1978. Les classes bilingues Div Yezh (en breton « deux langues ») sont instituées, en 1979, dans l'enseignement public, puis les classes Dihun, en 1990, pour l'enseignement catholique. Le Conseil régional reconnaît, en 2004, le breton et le gallo comme « langues de la Bretagne ». En 2008, « 12 317 élèves ont suivi une scolarité bilingue : 41 % d'entre eux étaient inscrits dans une école publique, 34 % dans un établissement privé et 25 % dans le réseau associatif des écoles Diwan. En Basse-Bretagne, alors que le nombre de locuteurs diminue chez les plus de dix-neuf ans, il augmente dans la tranche d'âge des quinze-dix-neuf ans : de 1 % en 1997, le taux de locuteurs est passé à 4 % en 2007. On doit très certainement y voir un effet du développement de l'enseignement bilingue »²⁷.

L'Église catholique a connu la même évolution. Jusqu'au milieu du ^{xx}e siècle, on parle breton dans la vie quotidienne et aussi dans les célébrations religieuses (messes, pardons, prières). Puis, le breton est cantonné aux « pardons » ou aux cérémonies religieuses, baptêmes, obsèques, mariages, pour les personnes qui le

26. Fondée en 1958, la SEPNB (Société d'études et de protection de la nature en Bretagne) gère aujourd'hui plus de cent réserves naturelles sur les départements bretons et la Loire-Atlantique. Elle rassemble plus de trois mille adhérents et emploie quarante personnes.

27. http://www.bretagne.fr/internet/jcms/c_13421/transmettre-la-langue-aux-nouvelles-generations.

souhaitent. Le catéchisme ainsi que les homélies sont en français. Des groupes ont tenté de résister à cette acculturation à marche forcée de la langue française au sein de l'Église. Ainsi, le Bleun-Brug (Fleur de bruyère), mouvement catholique dépendant de l'évêché de Quimper, fut créé par l'abbé Perrot, en 1905, avec pour devise : *Ar brezoneg hag ar feiz zo breur ha c'hoar e Breiz* : « le breton et la foi sont frère et sœur en Bretagne ». Parmi les objectifs de l'association, remaniés en 1925, il y avait le désir de rendre à la Bretagne « le plein exercice de sa foi traditionnelle », mais aussi de promouvoir l'idéal breton dans les domaines intellectuel, politique et économique. L'association perdra son caractère nationaliste et religieux mais développera ses idées dans une revue en breton puis bilingue, jusqu'au milieu des années quatre-vingt. Elle sera relayée progressivement par la création, en 1984, du centre spirituel bretonnant Minihi Levenez²⁸, sous l'impulsion de Job an Irien et de l'évêque de Quimper, Mgr Barbu. Cette association loi 1901 est présidée actuellement par le prêtre Job an Irien qui écrivait dans les *Cahiers du Bleun-Brug*, et qui est par ailleurs aumônier des écoles Diwan et chroniqueur au journal *Le Progrès de Cornouaille*. Il a reçu, en 2007, le Collier de l'Ordre de l'Hermine pour son action en faveur de la langue bretonne. Le centre Minihi Levenez propose différentes activités en vue de promouvoir la culture religieuse bretonne : elle édite des ouvrages bilingues breton-français sur la vie des saints bretons ou celtiques, sur l'architecture des édifices religieux bretons et donne des conférences sur le patrimoine religieux du Finistère ; elle organise des pèlerinages dans les pays de culture celtique (Pays de Galles, Écosse, Irlande), un « Tro-Breiz » ; enfin, elle propose des cours de breton et organise des stages de chants religieux bretons. En 2003, Mgr Gourvès, alors évêque de Vannes, promulgue une lettre pastorale qui fera date. Il est désormais temps, écrit-il, de « donner à la langue et à la culture bretonnes la place qui leur revient ». Des commissions diocésaines se mettent en place, des permanents laïques bretonnants sont nommés. Par ailleurs, le retour au sacré s'opère par la valorisation du patrimoine. La Bretagne est dotée d'un patrimoine religieux fait d'églises, de chapelles, de fontaines et de calvaires ; de nombreuses chapelles, croix de chemins, fontaines ont été restaurées avec le soutien, entre autres, de l'association « Breiz Santel ». L'aumônier du Tro-Breiz, Dominique de Lafforest, ainsi que sa présidente actuelle, Marie-Alix de Penguily, font partie du conseil d'administration de cette association qui, depuis vingt-cinq ans environ, œuvre pour la restauration de la « la beauté sacrée de la Bretagne »²⁹.

La Vallée des Mille Saints s'inscrit dans cette dynamique de réconciliation avec l'histoire. Au cours des v^e et vi^e siècles, arrivent des émigrants d'origine celtique, notamment en provenance de Cornouaille et du Pays de Galles. Chassés par les invasions germaniques, ils se réfugient en Bretagne (Armorique) et iront

28. Cf. Le site de l'association : <http://minihi.levenez.free.fr/>

29. Cf. Le site de Breiz Santel où il est possible de voir les chapelles restaurées ou en cours de restauration : http://www.breizsantel.org/BreizSantel/SOMMAIRE_CHAPELLES/sommaire_chapelles.html.

jusqu'en Espagne (Galice). Devenus chrétiens, ils sont accompagnés par des moines qui, dès leur arrivée, fondent des monastères et de nouveaux évêchés et organisent les émigrés en paroisses. Avec l'arrivée de ces Bretons, l'Armorique devient un pays de langue celtique qui sera désormais appelée Bretagne. C'est à cette période que Philippe Abjean et son équipe se réfèrent : « À notre connaissance, à l'heure actuelle en Bretagne, hormis de rares initiatives isolées à l'impact local et limitées dans le temps, aucune manifestation d'importance n'évoque ces aspects de notre histoire pourtant décisifs pour notre identité et notre culture régionale »³⁰.

Située à Carhaix, dans les Côtes d'Armor, sur un espace de vingt hectares, cette Vallée est d'abord « un chantier sculptural pharaonique, le plus grand du monde »³¹. L'objectif est d'édifier mille statues mégalithes de plus de trois mètres de hauteur chacune. Les extracteurs de granit breton en ont offert sept blocs pour le financement des sept premières statues³² déjà installées sur le site. Pour les autres, une association a été créée et propose un mécénat aux entreprises bretonnes : une quinzaine d'entreprises sont déjà partenaires. Chaque statue est évaluée à dix mille euros avec une déduction fiscale de 60 % car l'association « Vallée des saints » est reconnue d'intérêt général. À raison de quarante statues, en moyenne, élevées par an, il ne faudra pas moins de vingt-cinq ans pour que la Vallée des Mille Saints soit achevée. Le second chantier est la reconstitution d'un habitat civil et religieux celtique en pierre sèche et son environnement proche. Pour rendre vie à cet ensemble, il est prévu de construire « un centre culturel populaire, d'information, de documentation et d'interprétation sur le haut Moyen Âge Breton », période qui correspond à l'arrivée des « saints fondateurs » en Armorique. Le public y trouvera une animation permanente muséographique, à la fois pédagogique et scientifique ainsi qu'une animation événementielle festive et saisonnière³³.

Cette future « île de Pâques bretonne » va donc concentrer plus de quinze siècles de culture populaire bretonne, héritière de diverses influences, notamment celtes et chrétiennes. La Vallée des Mille Saints est, selon Jean Lambert³⁴, un « dictionnaire conservatoire » car il s'agit de mille « prénoms » celtes, soit mille « mots » celtes. Cependant, est-il possible de retrouver, derrière ces statues de Saints fondateurs, le panthéon indo-européen et son « organisation trifonctionnelle » ? (Dumézil, 1992). Cette réconciliation avec la culture celtique induit une

30. http://www.lavalleeessaints.com/laventure-la-vallee-des-saints-lorigine-de-notre-projet-pxl-52_17.html

31. P. Abjean interrogé par le *Télégramme de Brest*, 16 juillet 2009.

32. Pour la sculpture des statues par les artistes, leur élévation et leur bénédiction voir le film à partir du lien : http://www.youtube.com/watch?v=Z_s9_7IEjuk. Pour voir les statues sur le site de Saint-Gildas dans la commune de Carnoët, dans les Côtes d'Armor voir le film à partir du lien : <http://www.youtube.com/watch?v=dFG0FDiWRgo&NR=1>

33. <http://www.lavalleeessaints.com>

34. Cet article a bénéficié de plusieurs discussions avec Jean Lambert, philosophe et anthropologue, chercheur titulaire au CEIFR.

réflexion sur le culte des morts vénérés chez les Celtes (communion des saints chez les chrétiens), autour de la figure de la grand-mère Anna issue de Dana, déesse honorée dans le monde celtique et indo-européen (Danu) devenue Anne la grand-mère du Christ. Cette vulgarisation historique permettra-t-elle aux Bretons de mieux comprendre leur sensibilité à la nature, leur attachement aux paysages d'embruns et de pluies ? Shaun Davey, compositeur irlandais, a mis en musique une suite orchestrale, *Pilgrim*, évocation des voyages des populations celtes entre les ^v^e et ^{vii}^e siècles. L'une des chansons, « Barra », est un hymne au soleil à trois couplets dont les deux premiers sont préchrétiens et le dernier chrétien. Ce lieu, inscrit dans la présente modernité, se veut tourné vers le passé et l'éternité : « le but est d'en faire un lieu emplí de modernité, en perpétuel mouvement » ³⁵.

Conclusion

Catholicisme et culte des saints ont souvent été associés aux rites agraires pour demander la fécondité du sol, des conditions climatiques favorables à d'abondantes récoltes. Les processions avec bannières en l'honneur de la Vierge et des saints locaux, interrompues pendant la Révolution, ont été redécouvertes au ^{xix}^e siècle. Elles ont connu un regain d'intérêt, à partir des années soixante-dix, lors de la restauration des chapelles de quartier. Le Tro-Breiz a participé à ce processus de re-sacralisation du territoire breton. À présent, le Tro-Breiz projette un balisage permanent et l'implantation de lieux d'accueil du pèlerinage : il aura fallu quinze ans à peine pour que ce processus d'institutionnalisation soit effectif.

Par fidélité à eux-mêmes, les Bretons doivent composer avec leur passion des grands espaces, des voyages au-delà des mers, leur quête d'absolu et leur attirance pour le merveilleux par les légendes. Être et se dire breton de façon décomplexée, dire son attachement à la « Terre-Mère » en valorisant le patrimoine culturel (Tro-Breiz) et la créativité artistique (Vallée des Saints). Une autre Bretagne aborde le nouveau millénaire en se réconciliant avec son histoire et sans crispation comme le souligne Ronan le Coedic : « (...) l'originalité bretonne s'exprime de façon pacifique, sans trace de haine ou de volonté de rupture : les Bretons ne sont pas crispés sur leur identité » (1998). Cette valorisation de la culture bretonne et celte sert aussi des desseins socioéconomiques, politiques et scientifiques qu'il reste à explorer.

Brigitte BLEUZEN
CEIFR-EHESS
brigitte.bleuzen@free.fr

35. P. Abjean interrogé par le *Télégramme de Brest*, 16 juillet 2009.

Bibliographie

- ABIVEN Yohann, CALVEZ Eugène, 2004, « Les avatars de l'identité catholique : les militants de la ruralité (1929-2000) », in Waché Brigitte, (dir.), *Militants catholiques de l'Ouest. De l'action religieuse au nouveau militantisme, XIX^e et XX^e siècles*, Rennes, Presses Universitaires, pp. 67-103.
- BARON Yannig, 2005, *Le message de Jean-Paul II aux Bretons, Kentañ gweladenn ur Pab « e Breizh » (20 a viz gwengolo 1996)*, Spézet, Coop Breizh.
- BAUDELAIRE Charles, 1961, *Œuvres complètes*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Pléiade ».
- BEAULIEU François de, 2004, « La protection de la nature en Bretagne », *Toutes les cultures de Bretagne*, Morlaix, Éditions Skol Vreiz.
- BORVON Gérard, 2004, *Plogoff : un combat pour demain*, Brest, Éditions Cloître.
- CANEVET Corentin, 1992, *Le modèle agricole breton, Histoire et géographie d'une révolution agro-alimentaire*, Rennes, Presses Universitaires.
- CASSARD Jean-Christophe, 1997, « Le Tro-Breiz médiéval, un mythe historiographique ? », in Milin G., Galliou P., (dirs.), *Hauts lieux du Sacré en Bretagne*, Brest, CRBC, pp. 93-119.
- CORNETTE Jean, 2008, *Histoire de la Bretagne et des Bretons*, t. 2, « Des lumières au XXI^e siècle », Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points Histoire ».
- CROIX Alain, ROUDAUT Fanch, 1984, *Les Bretons et la mort de Dieu de 1600 à nos jours*, Paris, Messidor, coll. « la Passion de l'histoire ».
- DE LA BROUSSE Gaële, 2006, *Tro Breiz, Les chemins du paradis, pèlerinage des sept saints de Bretagne*, Paris, Presses de la Renaissance.
- DUMÉZIL Georges, 1992, *Mythes et dieux des indo-européens*, Champs, Flammarion.
- GRALL Xavier, [1977] 1998, *Le cheval couché*, Quimper, Calligrammes.
- HÉLIAS Pierre-Jakès, [1975] 1982, *Le cheval d'orgueil. Mémoires d'un Breton du pays bigouden*, La Flèche, Plon, coll. « Terre Humaine Poche ».
- KERNALEGENN Tudi, 2006, *Luttes écologistes dans le Finistère. 1967-1981. Les chemins bretons de l'écologie*, Fouesnant, Éditions Yoran Embanner.
- LAMBERT Yves, 1985, *Dieu change en Bretagne*, Paris, Éditions du Cerf.
- LE COÉDIC Ronan, 1998, *L'identité bretonne*, Rennes, Terre de Brume, Presses Universitaires.
- PELLETIER Yannick, 2008, *Le Tro Breiz*, Luçon, Éditions Jean-Paul Gisserot.
- TRANVOUEZ Yvon, 2004, « L'action catholique, un échec religieux ? À propos des jacistes du Finistère », in Waché B., (dir.), *Militants catholiques de l'Ouest. De l'action religieuse au nouveau militantisme, XIX^e et XX^e siècles*, Rennes, Presses Universitaires, pp. 185-196.
- , 2006, *Catholiques en Bretagne au XX^e siècle*, Rennes, Presses Universitaires.

Résumé

Le Tro-Breiz (Tour de Bretagne), initié par des laïcs en 1994, remet à l'honneur un pèlerinage médiéval connu sous le nom de « pèlerinage aux sept saints de Bretagne ». Le succès inattendu de ce Tro-Breiz se prolonge par un projet pharaonique de construction d'une vallée des mille saints à Carnoët dans les Côtes d'Armor : mille statues, sculptées dans le granit, rendront hommage aux mille saints honorés en Bretagne. Ce processus signe la reconstruction de la Bretagne comme espace sacré. Il est à la fois un retour à la terre meurtrie par les hommes et la recherche d'une filiation culturelle et spirituelle au-delà du catholicisme. Par là, il interroge la démarche pèlerine classique.

Mots-clés : Bretagne, périple sacré, « Terre-Mère », christianisme celtique.

Abstract

Established by laymen in 1994, the Tro-Breiz (Brittany Tour) restores the tradition of a medieval pilgrimage known as "the pilgrimage to the seven saints of Brittany". The unforeseen success of the Tro-Breiz has seen the pilgrimage extended by a pharaonic project of a Thousand Saints' Valley at Carnoët, in the Côtes d'Armor region. A thousand of granite statues, will pay homage to the thousand of saints honoured in Brittany. This procession marks the reconstruction of the region as a sacred space. It can be seen as both a return to the land disfigured by man and a quest for a cultural and spiritual lineage beyond Catholicism. In this way, it questions the nature of classical pilgrimage.

Key words: sacred tour, sacralizing territory, Brittany, "Mother-Land", Celtic Christianity.

Resumen

El Tro-Breiz (Torre de Breaña), iniciado por laicos en 1994, trae a la luz una peregrinación medieval conocida bajo el nombre de "peregrinación a los siete santos de Breaña". El hecho inesperado de este Tro-Breiz se prolonga en un proyecto faraónico de un valle de los mil santos a Carnoët, en las Costas de Armor. Así, mil estatuas esculpidas en granito y que miden tres metros de altura cada una, rendirán homenaje a los mil santos honrados en Breaña. Este proceso marca la reconstrucción de Breaña como espacio sagrado. Es a la vez un retorno a la tierra herida por los hombres y la búsqueda de una filiación cultural y espiritual más allá del catolicismo. Desde ahí, interroga el clásico movimiento peregrino.

Palabras clave: periplo sagrado, cristianismo céltico, sacralización del territorio, Breaña, "Tierra Madre".